

# Eliane

La porte est entrouverte.

Elle mordille son crayon, le regard dans le vague. Son bloc de papier dessin est posé sur le bric à brac qui envahit son lit.

Je sais ce qu'elle dessine sans se lasser depuis des semaines.  
J'hésite.

Il y a 3 ans que je suis ici et j'ai toujours ce moment d'hésitation avant de frapper, quelque soit la porte.

J'ai peur.

Peur de déranger, de troubler un moment de solitude, d'interrompre un rêve.

Peur aussi -et surtout- d'affronter ce qui ce vit ici et que j'ai choisi pourtant délibérément de partager.

Je respire à fond et je frappe.

Elle tourne la tête vers moi et son visage s'éclaire d'un beau sourire.

En même temps, elle referme vite son cahier.

- *Bonjour ! Ah ! C'est lundi aujourd'hui !*

Je la regarde. Ses cheveux commencent juste à repousser. Ils poussent épais et bruns. Ils lui donnent un air de jeune garçon. Son visage émacié est envahi par ses grands yeux noirs.

Mon Dieu, qu'elle est maigre !

Elle me regarde et je la regarde. Quel bonheur de la revoir encore ce jour !

Je lui tends la main.

- *Je ne dérange pas ? Je peux m'asseoir ?*

Je m'installe à sa hauteur.

J'attends. Rien ne presse.

- *Je dors tout le temps. Je prends de l'avance. Je me rattraperai quand je sortirai d'ici.*

Elle me jette un coup d'œil.

Je la reconnais, au fond de ses yeux, cette petite flamme de l'espoir que je n'ai ni le droit d'éteindre, ni celui d'attiser. Juste celui d'accueillir.

Je souris sans rien dire. Vite, elle embraye :

- *Vous avez un beau pantalon. C'est la mode cette couleur en ce moment ? Quand je sortirai, je pourrai me racheter des fringues, vous avez vu comme je suis maigre ?*

Elle soulève ses bras. Deux grandes pattes d'oiseau qui battent l'air un moment et qui retombent, fatiguées de ce peu d'effort.

- *8 mois que je suis malade, 8 mois de galère à traîner dans les hôpitaux avec leur chimio et tout.*

*Je préfère ne pas y penser... Je préfère penser à mon bateau. J'ai bien avancé. Vous voulez voir ?*

Elle ouvre son cahier.

Je me rapproche d'elle et ensemble nous regardons son avant dernier dessin :

Elle commente :

- *Celui-là, c'était celui de la semaine dernière, vous vous rappelez ?*

Oh oui, je me rappelle !

Sur la page, elle a dessiné un bateau, ou plutôt une arche, comme celle de Noë.

Au-dessus du niveau de la mer, ça ressemble à un voilier. Je vois le pont, les mats, le drapeau -français-, la cheminée. Quelques transats.

En dessous, la coque est ronde comme un nid et effectivement c'est un nid.

Un nid qu'elle a imaginé pour sa famille. 3 chambres, une salle à manger, une salle de bain. Les pièces sont dessinées comme un plan de maison sur 2 niveaux. Un ascenseur central permet de monter sur le pont.

Le dessin est naïf, comme un dessin d'enfant.

- *Je l'ai refait.*

Elle tourne la page.

- *J'avais oublié quelque chose. Je l'ai rajouté. Essayez de trouver ce qui manquait !*

Le piège !

Je choisis l'humour :

- *La chambre du maître-nageur ?*

(Je sais qu'elle ne sait pas nager)

Elle rit.

J'aime son rire. Il part de ses yeux. Il éclaire son visage, transforme les sillons creusés par la souffrance en rayons de joie, lui redonne l'éclat de sa jeunesse.

- *Non ! J'avais oublié la cuisine ! C'est pas parce que je n'ai pas faim qu'ils ne vont pas avoir faim ! Les ados, ça mange et le mari aussi !*

Nous étudions ensemble le « N<sup>ième</sup> » plan de son bateau.

Je ne cherche pas à interpréter ce que je vois. Je ne suis pas psychologue. Si le soleil est dessiné ou non, s'il y a des gros poissons qui rodent autour du bateau, si les portes sont ouvertes ou fermées, ce n'est pas mon rôle de lui demander pourquoi. Son dessin lui appartient. Ne m'est destiné que ce dont elle me parle. Et pour l'instant, elle me parle de sa cuisine.

- *Alors, vous avez rajouté une cuisine !*

- *Et voilà !*

Nous discutons un moment sur les bienfaits de la cuisine intégrée ou non. Elle aura tous les gadgets modernes. Pas question de se priver. Une hotte aspirante, une plaque à induction. Et puis elle délire en imaginant son mari pédalant pour fournir du courant électrique.

Et je savoure à nouveau son rire.

- *Et quand on sera prêts, on lève l'ancre ! On partira tous les 4 pour une croisière ! On sera bien ensemble !*

Et ses mains dessinent une forme ronde bien fermée.

Elle se tait soudain et son regard chavire.

Et puis sans crier gare, elle envoie valdinguer son cahier en travers de la pièce :

- *Tout ça, c'est des conneries, je vais crever, je sais que je vais crever !*

Et je reçois contre moi ces grandes pattes d'oiseau blessé. Elles m'enserrent.

Elle pleure comme un enfant, avec des gros sanglots.

Je caresse sa tête. Je la berce. Je suis bien ramassée en moi. Elle peut s'appuyer.

Elle s'écarte, retombe sur les oreillers :

« *C'est pas juste. Pourquoi moi ? Qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu, Toute ma vie j'ai galéré. Il y en a qui ont tout. Moi, même mon enfance, elle a été moche ! Mes gamins, ils viennent même pas me voir ! Mon mari il vient parce qu'il est obligé ! Il reste à peine et il ne me dit rien ! Je lui fais horreur !* »

Je ne cherche pas à la consoler.

Elle a 38 ans et elle va mourir : elle est inconsolable.

Que pourrais-je lui dire ? Je peux juste accueillir sa colère et sa révolte. La porter avec elle mais me rappeler que c'est elle qui meurt, pas moi. Me laisser submerger par sa douleur ne lui serait d'aucun secours. Nous nous noierions ensemble. Une de nous doit garder la tête hors de l'eau pour pouvoir nous ramener toutes les deux au sec.

Je l'écoute me raconter sa vie. Son enfance, son adolescence, son mariage. Ses joies et ses peines. Ses « galères » comme elle les appelle.

Je ne questionne pas. Je l'aide à dénouer les fils qui s'emmêlent. Je suis juste un miroir qui lui permet de voir sa pensée plus clairement. Une oreille qui lui permet de s'entendre parler.

Ce flot de paroles accueilli sans curiosité, sans jugement, sans projet, sans interprétation, laissera en elle de la place pour autre chose.

« Toute parole entendue est féconde. »

Il faut l'avoir vécu soi-même pour le comprendre vraiment et offrir à l'autre cet espace-là.

Cet espace où tout est permis.

Le silence, les larmes, les révoltes, le négatif, le honteux, l'indicible.

Dire la peur surtout.

La peur de la mort, de la souffrance.

La peur de la déchéance, de la dégradation, de ce corps qu'on ne reconnaît plus, qui vous trahit.

La peur d'être abandonné par ceux qu'on aime, de leur imposer ce chagrin.

La peur de l'inconnu, de l'au-delà :

- *Franchement, vous y croyez, vous ?*

Elle parle, parle, parle.

Je ne fais rien pour l'interrompre.

L'espace-temps aussi est illimité.

Petit à petit sa main quitte la mienne, comme si elle retrouvait son autonomie.

Sa voix se fait plus assurée. Son maintien aussi.

Et soudain, sans transition :

-*C'est l'heure de « questions pour un champion » Quand je sortirai d'ici je pourrais me présenter comme candidate !*

Je comprends sans peine que l'heure est venue de partir.

Je me lève, lui tend la main.

Elle me dit :

-*Au revoir, à lundi prochain.*

Discrètement je ramasse le cahier de dessin.

Elle ne fait plus attention à moi. Elle est avec Julien Lepers...

Je n'ai jamais su ni cherché à savoir si ce moment lui a été bénéfique.

Je sais seulement que chaque fois qu'elle en a senti l'envie ou le besoin, elle a trouvé auprès du personnel médical et des autres bénévoles la présence, la disponibilité, l'écoute inconditionnelle.

Eliane, vous m'avez fait la grâce de mourir un lundi, quelques semaines plus tard.  
Nous étions 4 autour de vous.  
Une infirmière pleurait en vous caressant la main. Une autre vous parlait doucement.  
Vous sembliez dormir.  
Après, elles vous ont préparée pour recevoir votre famille.  
Je suis allée chercher des fleurs et on les a éparpillées sur le lit.  
Quelqu'un en a mis une entre vos pattes d'oiseau.

Françoise